

# L'anti-utopie

---

Je partais l'été dernier à São Paulo pour rencontrer Eduardo Suplicy, grande figure politique brésilienne et surtout inlassable avocat du revenu universel (ou « revenu de base »). L'idée est simple et convaincante : distribuer à l'ensemble des citoyens, tout au long de leur vie et sans aucune condition, une somme d'argent permettant de couvrir leurs besoins élémentaires. Comme Eduardo Suplicy et des milliers d'autres prosélytes dans le monde, j'ai le sentiment que le revenu universel, aux antipodes du paternalisme de nos systèmes sociaux actuels, permettrait de donner un fondement concret à nos libertés et à nos droits. Eduardo Suplicy en a découvert les vertus durant son doctorat d'économie aux Etats-Unis à la fin des années 60, puis a défendu sa mise en œuvre devant le Parlement brésilien où il siégea longtemps, avant d'obtenir qu'il devienne une cause nationale avec la loi du 4 janvier 2004. Le Brésil est ainsi le premier et pour le moment le seul pays, avec la Finlande, à s'être engagé officiellement dans cette voie.

Hasard heureux des voyages, quelques jours avant mon entretien avec Eduardo Suplicy, j'ai fait la connaissance de Bruna Augusto, la fondatrice de l'ONG ReCivitas. Bruna ne se contente pas de penser le revenu universel : elle laisse cette tâche à son compagnon, le philosophe libertarien Marcus Brancaglione. Confirmant l'adage thatchérien selon lequel, en politique, les hommes discutent tandis que les femmes agissent, Bruna s'est attelée à établir le revenu universel dans le village de Quatinga Velho, à quelques heures de São Paulo. ReCivitas lève de maigres fonds par crowdfunding, essentiellement depuis l'Europe, afin de garantir aux habitants un revenu fixe et régulier. Bruna a interrompu sa carrière de biologiste et sacrifié ses économies pour devenir la bienfaitrice d'une centaine de Brésiliens perdus dans la forêt humide ; ou plutôt, dirait-elle, pour faire advenir leurs droits humains. L'occasion unique d'aller vérifier si les aléas de la pratique rejoignent les postulats de la théorie.

\*\*\*

Bruna m'a donné un rendez-vous digne de *Homeland* : à sept heures du matin devant un Burger King à la sortie de São Paulo, entre un sex shop et une station essence. A l'heure dite, une Fiat grise fatiguée s'échoue en travers de la rue dans un bruit de ferraille. A bord, une jeune femme brune et svelte avec un discret tatouage au poignet et un sourire qu'on aimerait lui aussi universel. Nous

démarrons en trombe. La route se couvre rapidement d'un épais brouillard venu de l'océan, d'où émerge par intermittence une végétation exubérante. Bruna me raconte ses combats avec une passion qui lui fait par moments lâcher le volant. Nous fonçons en zigzagant dans la brume, course erratique à la poursuite de l'utopie.

L'histoire de Bruna commence il y a dix ans, quand elle s'installe dans la petite ville de Paranapiacaba, au cœur du massif de la Serra do Mar. En cherchant à s'investir dans la vie de la communauté, elle constate la complexité absurde des programmes sociaux, qui rendent les plus pauvres cruellement dépendants des caprices de l'administration sans pour autant améliorer leur quotidien. Elle découvre alors sur internet la loi Suplicy de 2004, et propose à la mairie d'instaurer sans plus attendre un revenu universel local. Un an de démarches auprès des élus et des grandes entreprises la convainc de l'inutilité de l'activisme politique. La bureaucratie qui se nourrit de la misère n'acceptera jamais sa propre disparition : il revient donc aux citoyens eux-mêmes de prendre l'initiative. Et c'est dans le village voisin de Quatinga Velho, à une bonne demi-heure de voiture sur des pistes défoncées, que Bruna décide de créer le revenu universel par ses propres moyens. Elle ne l'envisage pas comme une expérimentation à des fins théoriques, mais comme le prélude à petite échelle d'une nouvelle organisation économique et sociale. J'imagine Bruna avec son sac rempli de billets, traversant une forêt mal famée où brûlent régulièrement des carcasses de voitures, puis toquant aux portes des villageois pour leur distribuer l'allocation mensuelle. Absurde et héroïque tout à la fois.

Quatinga Velho est un village pauvre mais charmant, avec son église aux vitraux bleus, ses bananeraies éparses, ses plantations de manioc et, au loin, les mèches hirsutes des eucalyptus géants. Bruna, attachée au caractère automatique et impersonnel du revenu universel, n'y était pas revenue depuis deux ans (les transferts se font désormais de manière électronique). Elle est accueillie comme une vieille amie avec qui on partage les nouvelles, pas comme une assistance sociale devant qui il faudrait se justifier. En discutant avec ces familles, j'ai pu vérifier les deux postulats essentiels de la philosophie du revenu universel.

Premier postulat : l'individu fait une utilisation rationnelle de son allocation. Sur la centaine de villageois qui en ont bénéficié pendant huit années, aucun n'est devenu drogué ni oisif. Au contraire, des activités indépendantes ont émergé. Mara, chaleureuse mère de famille, s'est offert des cours de coiffure ; elle nous fait entrer dans une pièce qu'elle vient d'aménager en salon, et où elle espère recevoir des clients venus des villages alentour. Son mari Sergio, quant à lui, en a profité pour professionnaliser sa production de confiseries : nous le surprenons en plein travail, ce qui me permet de comprendre comment, à l'aide d'un fil à couper le beurre, on peut fourrer un gâteau au chocolat. Nous les laissons en

train de répéter une chorégraphie avec leurs enfants, prouvant contre Tolstoï que les familles heureuses ne se ressemblent pas... D'autres villageois ont pu s'acheter des billets de bus pour aller travailler à la ville. Surtout, si l'on en croit Bruna, tous ont découvert comment conjuguer les verbes au futur. Le revenu universel leur permet, plutôt que de survivre au mois le mois, de planifier leur avenir, y compris pour rechercher un emploi plus stable ou entreprendre des études. Qu'est-ce que la rationalité, sinon cette faculté d'anticipation ?

Deuxième postulat : l'individu, indépendamment de son niveau de revenus ou de connaissances, est mieux placé que n'importe quelle administration pour déterminer ses propres besoins. Même dans un village relativement homogène, ceux-ci sont divers, et les finalités du revenu universel multiples. Christiane, qui doit nourrir quatre bouches alors que son mari a fait ses valises en emportant la basse-cour, s'en sert pour payer le loyer et survivre. Vania et Mauricio le consacrent exclusivement à l'éducation des enfants. D'autres encore l'utilisent pour acheter des briques de construction, rembourser des dettes, se procurer des médicaments ou des moyens de contraception, organiser des funérailles, installer une salle de bain. Renversant l'idéal marxiste d'attribuer « à chacun selon ses besoins » (qui suppose une détermination collective de ceux-ci), le revenu universel viserait plutôt à donner « à chacun pour ses besoins ».

Ces constats recourent ceux du chercheur britannique Guy Standing, qui a mis en place l'expérimentation du revenu universel dans la région indienne du Madhya Pradesh : « les ménages ruraux sont capables de prendre leurs propres décisions sans qu'il y ait besoin de leur dire quoi faire ». Même si tous n'ont pas le même esprit d'entreprise que Mara et Sergio, ils font le meilleur usage de ce qui est perçu comme un droit accordé à tous et non comme une aumône stigmatisante. A l'inverse, les programmes d'aide conditionnels créent injustice et ressentiment. Au Brésil, la célèbre Bolsa Familia mise en place par le président Lula reste un système d'allocations complexe réservé aux plus démunis, et soumis à certaines conditions comme la vaccination et la scolarisation des enfants. Si la Bolsa Familia a permis de sortir de nombreuses familles de la grande pauvreté, elle entraîne les effets pervers liés à toute redistribution centralisée, sélectionnant les bénéficiaires avec une inévitable dose d'arbitraire. Ainsi Christiane en a-t-elle été exclue au motif qu'une tante éloignée percevait une retraite. De même, Mara se souvient avec amertume de ces longues heures d'attente au guichet, de ces questions intrusives (fréquence des douches, par exemple), pour finalement être jugée « pas assez pauvre »... Conclusion de Mara : « la Bolsa Familia rend les gens paresseux » en les transformant en assistés. Alors que le revenu universel, au contraire, les responsabilise.

A Quatinga Velho, j'ai découvert une vertu plus inattendue du revenu universel : le renforcement du lien social<sup>1</sup>. Mes interlocuteurs l'ont tous souligné : on se parle davantage. D'abord pour comprendre : Bruna a dû intervenir de nombreuses fois devant une assemblée de village constituée pour l'occasion. Ensuite pour s'organiser, en observant l'usage que les uns et les autres font de leur allocation, et en choisissant ensemble les nouveaux bénéficiaires (solution démocratique à la fameuse question de « l'appel d'air »). Enfin par esprit d'entraide, pour prêter main forte à la construction des maisons par exemple. De manière paradoxale, la politique fondamentalement individualiste qu'est le revenu universel apparaît comme le meilleur outil pour faire émerger une solidarité spontanée. Cette rupture de paradigme social que certains ont encore du mal à admettre (deux familles ont d'ailleurs refusé de participer au dispositif), les nouvelles générations semblent se l'approprier plus naturellement. Ainsi Lincoln, un ado au prénom prédestiné pour incarner les formes nouvelles d'émancipation, demande-t-il à son père ce qu'il a fait de « son » revenu universel, en jugeant qu'à l'avenir tous les citoyens devraient y avoir droit...

\*

Après la pratique, retour à la politique, dans le modeste bureau d'Eduardo Suplicy à la municipalité de São Paulo, dont il est redevenu l'élu après trente-deux ans de mandat national (comme député puis sénateur). L'éminent économiste, en gilet et lunettes rondes, travaille sur un communiqué pour réagir à la répression du trafic de crack. Il me tend des documents en portugais. Je dois lui avouer mes limites linguistiques et lui pose, pour lancer la discussion, une question les derniers développements autour du revenu universel. Mal m'en prend.

- Laissez-moi vous donner quelques éléments de contexte... commence-t-il. Et pendant plus d'une heure, me voilà replongé dans un demi-siècle d'engagement. La découverte de l'impôt négatif, une forme de revenu universel conçu comme crédit d'impôt, dans les écrits de deux prix Nobel d'économie, James Tobin et Milton Friedman. Les articles dans la *Folha de São Paulo* où Suplicy tint un temps une chronique. Les discussions avec Antonio Maria da Silveira, économiste brésilien pionnier d'un « minimum garanti ». L'émergence de BIEN, le réseau mondial du revenu universel, et l'amitié avec son fondateur, le philosophe belge Philippe Van Parijs. La première proposition de loi déposée en 1991 au nom du PT (Parti des Travailleurs, dont Suplicy est l'un des membres fondateurs). Les innombrables livres<sup>2</sup> et conférences pour sensibiliser l'opinion

---

<sup>1</sup> A Quatinga Velho, cet aspect a été étudié en profondeur par le chercheur allemand Mathias Rudolph, de l'université de Lunebourg (« Nachhaltige Entwicklung durch ein bedingungsloses Grundeinkommen », 2010)

<sup>2</sup> Notamment, en langue anglaise : *Citizen's Basic Income : The Answer is Blowing in the Wind* (2006)

publique. Les audiences avec les présidents Cardoso puis Lula pour les convaincre de l'idée. L'adoption de la désormais célèbre loi 10.835/2004, fruit d'un compromis avec la majorité au Sénat, qui introduit l'objectif d'une mise en œuvre graduelle du revenu universel, avec comme étape naturelle le programme Bolsa Familia (promulgué le lendemain par Lula !). Les 34 lettres publiques à Dilma Rousseff, pas une de moins, pour créer un groupe de travail intergouvernemental. Le vote imminent du conseil municipal de São Paulo sur un projet de revenu universel local. Le prochain congrès de BIEN à Lisbonne, où une séance sera consacrée au Brésil. Et quand, le lendemain de notre entretien, Eduardo Suplicy est invité à s'exprimer dans une table-ronde sur le thème des migrations, le voilà qui improvise durant vingt bonnes minutes sur le dividende universel mis en place par l'Alaska (facilité, il est vrai, par la rente pétrolière), tout en distribuant ses livres à l'assistance... « Si le revenu universel existait de l'Alaska à la Patagonie, conclut Suplicy, il n'y aurait pas besoin de construire des murs. » Irréfutable.

D'où vient cette détermination quasi obsessionnelle ? Eduardo Suplicy est issu d'une grande et richissime famille brésilienne, celle du café homonyme. Rebelle, boxeur semi professionnel, il s'est laissé séduire dans sa jeunesse par l'idéal communiste, qui l'a conduit jusqu'en URSS. Puis sa morale chrétienne, non dénuée de mysticisme, a pris le dessus, trouvant dans le revenu universel une manière d'accorder le désir d'égalité christique à la liberté garantie par l'économie de marché. Aujourd'hui, la Bible reste en évidence sur sa table de travail. Eduardo Suplicy ne rate pas une occasion de secourir le faible, l'opprimé, l'exclu. Son bureau est ouvert à tous les citoyens qui le désirent, au grand désespoir de son équipe ; on peut ainsi croiser dans l'antichambre bon nombre de quémandeurs, dont un rasta loquace esquissant des pas de danse. A la séance du conseil municipal où je me rends (et en comparaison de laquelle notre Assemblée Nationale est un havre de discipline et de sérénité), on apprend qu'un jeune vient d'être abattu par la police dans une favela ; ni une, ni deux, voilà Suplicy qui quitte son siège, se rend sur les lieux, accompagne la famille à la morgue puis, à son retour, fait afficher sur l'écran du conseil municipal les photos du cadavre pour dénoncer les violences policières. Suplicy est le défenseur des taggeurs, dont les œuvres ornent un pan de son bureau ; l'ami des rappers, en particulier du groupe Racionais (il lui est même arrivé de rapper en pleine séance du Sénat, une scène qui a passé le million de vues sur Youtube) ; et le patron des artistes, comme le transsexuel Asdrubal Serrano qui a écrit une pièce de théâtre pour montrer comment le revenu universel pourrait permettre de lutter contre la toxicomanie. On comprend aisément pourquoi, dans un pays où la classe politique est si discréditée, Eduardo Suplicy a atteint des records de voix lors de ses campagnes électorales et compte encore des centaines de milliers de fidèles *followers*. Le revenu universel est le rêve logique d'un économiste qui aime l'humanité.

Quand on lui reproche d'être un Don Quichotte, Suplicy répond que Don Quichotte a su inspirer de très nombreux lecteurs. Et en effet, aujourd'hui, le revenu universel martelé par Suplicy gagne l'esprit des nouvelles générations, par-delà les différences doctrinales. Côté libertarien, Bruna et ses amis militent pour une formule entièrement privatisée et financée en ligne par des dons volontaires<sup>3</sup>. Des initiatives similaires à ReCivitas se mettent en place de l'Inde à l'Afrique du Sud en passant par Berlin. Côté social-démocrate, où l'on croit encore à la fonction redistributrice de l'Etat central, la relève est également active. Deux municipalités brésiliennes, San Antonio et Marica, veulent tenter l'expérience. Le jeune assistant de Suplicy, Leandro Ferreira, effectue ses recherches de master sur la transition possible de la Bolsa Familia vers le revenu universel. Comme il me le confie dans un parking surchauffé où nous tournons plus d'une heure à la recherche d'une place libre, il ambitionne de réactiver le RBRBC, le réseau brésilien du revenu universel, pour mieux fédérer les initiatives et les travaux académiques qui se multiplient. Formalisé pour la première fois par Thomas Paine en 1796, le revenu universel a encore de beaux siècles devant lui.

La question du financement reste la plus épineuse. On lit autant de propositions qu'il y a de sources idéologiques : impôt sur le revenu pour les libéraux, création monétaire pour l'extrême-gauche, fonds alimenté par les ressources naturelles pour les progressistes, taxe sur les robots pour les technophiles, prélèvement sur le capital pour les égalitaristes. Au Brésil, la Bolsa Familia a préparé le terrain : on peut imaginer que la fusion d'un certain nombre des dispositifs sociaux actuels suffise à financer un revenu universel dans sa forme minimale. En rejetant le projet d'une utopie brutale pour lui préférer l'idée d'un processus graduel empruntée à l'économiste James E. Meade (encore un prix Nobel partisan du revenu universel !), Eduardo Suplicy aura permis de créer les conditions nécessaires pour que le Brésil, pays des inégalités par excellence, se place un jour à l'avant-garde de la transformation sociale.

\*

Le hasard veut que, avant mon départ de São Paulo, j'assiste avec Leandro à une conférence sur l'innovation donnée par l'un des gourous de la Silicon Valley, Peter Diamandis. C'est le prêche digitalo-survivaliste habituel devant un public fanatisé qui ne pense qu'à poster son selfie. Mais voilà que Diamandis, tout à ses fantasmes d'immortalité et de forage d'astéroïdes, prend lui aussi fait et cause pour le revenu universel. Son raisonnement est typique des geeks californiens,

---

<sup>3</sup> Pour contribuer : <https://www.recivitas.org/donate>. Un revenu universel à vie coûte mille euros. GenerationLibre, le think-tank que je dirige, en a financé cinq.

de Jeremy Rifkin à Elon Musk : si les robots assurent le boulot des humains, ceux-ci n'auront plus qu'à se partager la rente produite par leurs nouveaux esclaves. Une fois la conférence terminée, Leandro, qui détonne avec son allure de thésard, se faufile parmi les fidèles pour transmettre à Diamandis les salutations de Suplicy. Soyons honnêtes : il se fiche de nos histoires. Soyons encore plus honnêtes : ce sentiment est réciproque.

Car il ne faut surtout pas confondre l'humanisme d'Eduardo Suplicy ou de Bruna Augusto, qui se préoccupent avant tout – fût-ce en empruntant des chemins différents - d'éradication de la pauvreté, avec l'antihumanisme bêta des technophiles qui ne voient dans le revenu universel qu'un moyen de poursuivre leurs fantaisies en préservant la paix sociale. Nous devons à tout prix dissocier la proposition rationnelle et réaliste du revenu universel de l'illusion millénaire de la fin du travail, réitérée à chaque rupture technologique et toujours infirmée par la course schumpétérienne du progrès. Le revenu universel se fonde sur une intelligence naturelle plus qu'artificielle : celle qui nous donne, aujourd'hui plus que jamais, confiance en l'individu pour choisir sa propre vie. Comme l'écrit simplement Eduardo Suplicy, « le revenu universel élèvera le niveau de liberté de chacun ».